MAISON BEAULIEU · AB ÉDITIONS

L'Aventure Picaud · La Trilogie Picaud (Tome III)



L'Imposteur de Monte-Cristo — Tome III

PREMIER CHAPITRE INTÉGRAL OFFERT

ADRIEN L. BEAULIEU

adrienbeaulieu.com · Ex-libris d'extrait gratuit

EXTRAIT DE LECTURE · DE L'ARCHIVE AU FEUILLETON

Chapitre 1 — 1848 : Le convive silencieux

Il neige sur Paris cette nuit — une neige de ville, avare, vite salie, qui ne tient ni aux toits ni à la mémoire ; et il a pourtant suffi de trois flocons pris dans le rond de ma lampe, tout à l'heure, quand j'ai poussé le volet pour juger de l'heure, pour que la main qui tient cette plume se souvienne d'une autre neige. Celle-là tombait avec application, sans bruit, en ouvrière qui connaît son ouvrage, sur les terrasses d'un château trop neuf, sur des ifs taillés, sur une eau dormante où se mirait un pavillon de pierre ; j'ai écrit d'elle, autrefois, qu'elle tombait comme la neige tombe sur les choses qui vont finir. Je n'ai rien à retrancher de la phrase, sinon ceci, que je ne savais pas alors : je ne savais ni tout ce qui finissait cette nuit-là, ni tout ce qui commençait.

Je suis un très vieil homme à présent. Je le dis sans mendier de pitié : c'est une pièce du dossier, voilà tout, et l'on verra qu'elle importe. Les deux premières histoires que j'ai données de l'affaire Picaud, je les ai dites à voix haute, dans une salle de billard, entre un romancier qui m'écoutait en rival et des convives qui m'écoutaient en jurés ; on m'a versé du punch, on m'a disputé des dates, on m'a arraché la vérité morceau par morceau, comme on tire des cartes d'une main fermée. Celle-ci, personne ne me la demande. Les salles sont mortelles comme les hommes : celle où je contais a été vendue avec ses ifs, ses devises latines et son vautour, pour le dixième de ce qu'elle avait coûté, ainsi que je l'avais prédit sans gloire. Et de mes veilleurs de cette nuit-là, plus d'un dort maintenant sous une pierre où

l'on a gravé son nom en croyant graver sa fin. Je n'ai plus d'auditoire. J'ai mieux : une table, une lampe, de l'encre en suffisance, et un ordre à exécuter.

Qu'on ne croie pas, d'ailleurs, que j'écrive pour le plaisir d'écrire, à l'âge où chaque page se paie comptant. Sur ma table, à gauche de la lampe, il y a une lettre. Elle est datée de mil huit cent quarante-trois ; elle ne porte pas de lieu ; elle est signée de deux initiales que ceux qui ont veillé avec moi jusqu'au bout de la seconde histoire connaissent. Je l'ai portée des années contre ma poitrine avant de la lire à voix haute, une seule fois, à l'aube, devant un seul témoin. Elle ne me demandait pas le silence — le silence, disait-elle, ne guérit rien. Elle me demandait la vérité, entière, le mal avec le bien, « un jour — pas demain », quand ceux qu'un certain homme aimait seraient à l'abri de ce qu'elle coûte. J'ai pesé ce jour-là toute une part de ma vieillesse, scrupule par scrupule, comme on pèse de l'or dont on n'est que le dépositaire. Il est venu. Il est même passé ; et il n'y a plus personne au monde que ce que je sais puisse blesser — c'est le malheur ordinaire des archivistes, que leur heure sonne toujours dans des maisons vides. Ce livre est ma réponse. Qu'on le prenne pour ce qu'il est : non le troisième récit d'un vieux conteur de veillées, mais l'exécution d'un mandat — le seul que j'aie jamais reçu d'un mort, et le seul que j'aie servi avec joie. Je n'écris pas pour être cru. J'écris pour être quitte.

Et qu'on sache dès cette page de quoi il sera question. Mes deux premières histoires ont soldé, autant qu'il se peut, la vieille question de savoir si la vengeance se paie ; on a vu ce qu'elle coûte à qui la sert, et ce qu'il en reste à qui la dépose. Celle-ci en pose une autre, et je préviens qu'elle est plus noire : une vengeance, cela s'hérite-t-il ? Quand la main qui la portait s'est ouverte, la chose tombée à terre est-

elle morte — ou attend-elle seulement, comme attendent les chaînes, la main d'après ?

Autour de la lettre, j'ai rangé mes pièces, comme j'ai fait toute ma vie. Le carton dont l'encre brune dit Affaire Picaud, 1807-1828, et l'on sait désormais ce qu'il faut penser des dates certaines. Quatre billets dans un patois du Midi, d'une écriture pénible, poussée comme à l'alêne. Un cahier de comptes dont les colonnes se lisent de haut en bas. Un journal de bord qui sent encore le goudron et le sel. Des feuillets d'orphelinat, cotés d'une main de religieuse. Et un plan de Paris marqué de croix, qui est entré dans mes cartons sans un mot d'accompagnement, et dont je dirai en son lieu par quelles mains il y est venu. Deux pièces manquent à cette table, que j'ai longtemps tenues ; elles sont aujourd'hui où elles doivent être, et l'on saura où, et à qui.

Enfin — et puisqu'il faut ouvrir, j'ouvrirai par où l'on m'a toujours pressé de conclure. Ma toute première veillée, il y a bien des années, portait un titre que je n'avais pas choisi sans dessein : Monte-Cristo, l'imposteur. On y a vu une malice d'archiviste contre le plus glorieux de mes hôtes, et il en a ri lui-même, de ce grand rire qui remplissait les maisons. C'était autre chose, et personne, pas même lui, ne m'a jamais fait dire quoi. Le voici. Il y a eu, dans cette affaire, un imposteur — un vrai, en chair et en habit, à qui la moitié de Paris a tendu son verre et quelques-uns leur bourse ; un homme qui s'est levé un soir, dans un salon, pour se dire l'original d'une légende qui n'était pas la sienne. Ce volume le nommera. Et il fera davantage ; car une imposture n'est jamais qu'une chaise prise à un autre, et il se trouve que dans cette histoire, la chaise volée et la chaise vide se répondent. Ce volume dira donc aussi qui, la nuit de Noël de mil huit cent

quarante-huit, dans la salle de billard du château de Monte-Cristo, occupait tout au fond, à la lisière des bougies, une chaise que personne n'avait offerte, devant un verre que personne n'a bu. La légende va être défaite pièce par pièce, comme on découd un habit trop beau. Le dernier protagoniste de cette histoire est vivant à l'heure où j'écris. Et moi qui ai tenu toute ma vie le signalement des autres, je sais aujourd'hui qui s'asseyait sur cette chaise-là. Je l'ai su trop tard — on verra ce que ce retard m'a coûté de nuits.

Il faut donc rentrer une dernière fois dans cette salle, et l'on me pardonnera d'y rentrer en abrégé : on sait comment se fit cette nuit-là, je l'ai contée.

J'ai dit la dernière fête d'une maison condamnée — car le maître était ruiné, le savait mieux que ses huissiers, et recevait comme on brûle ses vaisseaux, en illuminant tout. J'ai dit le souper d'après la messe, les huîtres et la dinde truffée, la salade assaisonnée debout selon le rite, le punch flambé toutes bougies éteintes, et les figures de la table dans cette lueur de soufre. J'ai dit les trois toasts — à l'année morte, qui avait défait un roi ; aux personnages, « seuls fils qui nourrissent leur père » ; aux absents enfin, et celui-là fut bu sans un mot d'esprit. J'ai dit le froid qui prit la table quand quelqu'un prononça le mot de juin, et le carnet de M. Hugo rentrant dans sa poche comme une arme qu'on renonce à produire. J'ai dit les veilleurs de l'après-minuit : la dame qui dormait très droite, en femme qui ne se rend pas ; le magistrat sec qui écoutait en instruisant, et qui comptait ; le jeune convive hardi que la nuit dompta. J'ai dit enfin la lettre — ma lettre, celle qui est ce soir à gauche de ma lampe —, tirée de ma redingote au milieu d'eux tous, posée sur le drap vert de la table

de billard, annoncée, et non ouverte : une carte abattue dont je gardais la couleur.

Tout cela, je l'ai dit, et je le maintiens ligne à ligne. Mais je n'ai pas tout dit. Un conteur choisit : c'est son droit, c'est son métier, et c'est son péché. J'ai intitulé jadis le premier chapitre de ma seconde histoire : ce que Peuchet n'a pas dit ; je ne croyais pas si bien me nommer. Ce que j'ai tu cette nuit-là — ce que j'ai tu encore en l'écrivant — tient sur une chaise.

Qu'on se figure la salle aux heures profondes. Le drap vert au centre, sous deux flambeaux qu'on avait fini par rapprocher ; autour, l'anneau des visages, que la nuit éclaircissait d'heure en heure ; et au-delà de l'anneau, cette pénombre des grandes pièces en hiver, où les meubles font des récifs. C'est là, tout au fond, contre la boiserie, qu'il se tenait.

Personne ne me l'avait présenté. Que l'on mesure ce que cela veut dire dans cette maison-là : le maître de Monte-Cristo présentait tout le monde à tout le monde, les ministres aux comédiennes, les créanciers aux poètes ; c'était sa façon d'être roi. Or cet homme, de toute la nuit, n'eut pas de nom une seule fois. Nul ne l'avait vu entrer. J'ai questionné depuis — en vieux commis, l'air de rien, à des années de distance — le domestique qui faisait cette nuit-là la tournée des flambeaux, ses mouchettes à la main. Il ne sut me dire ni l'heure ni la porte. Il m'avoua seulement, et cet aveu-là vaut son pesant d'archives, qu'il avait passé la nuit à éviter ce coin de la salle sans savoir pourquoi ; et les bougies y moururent une à une, sans secours.

Il était jeune encore. Vêtu de sombre — d'un sombre qui n'était pas du deuil déclaré, mais qui n'en était pas loin ; très droit sur sa chaise,

de cette droiture qui ne doit rien aux maîtres de danse. Et j'ajoute ici un détail que je n'ai jamais dit à personne, parce que je l'avais noté sans le comprendre, et qu'un greffier honnête ne verse pas au dossier ce qu'il ne comprend pas : ses bottes. C'étaient des bottes de marche, non des souliers de fête ; la neige y avait fondu lentement, pendant les premières heures, en faisant sur le parquet une petite flaque que personne n'essuya. Or toutes les voitures de cette nuit-là, on les avait entendues sonner sur le pavé de la cour, venir et repartir. Aucune ne l'avait amené. Cet homme était venu à pied, par la neige, de plus loin que le village ; et il devait repartir de même — mais j'anticipe.

Il ne riait pas. Il ne buvait pas : on lui avait versé au souper un verre qu'il ne toucha point, et ce verre plein, devant lui, tint le compte du temps mieux que toutes les bougies de la maison — rien n'y avait manqué, rien n'y manquerait. Il écoutait. Mais il écoutait d'une façon que je n'ai vue qu'à de rares êtres dans une longue vie de salles et de dépositions : comme si chaque mot que je prononçais le concernait en propre, comme si je ne racontais pas une vieille affaire de police, mais quelque chose qui lui appartenait et qu'on aurait déplacé sans sa permission.

Deux fois seulement, en toute la nuit, ce corps immobile me rendit un signe — et encore fallait-il, pour les recevoir, le métier que j'ai. La première fut pour moi, dès avant le récit. Quand je tirai de ma redingote le pli jauni et le posai sur le drap vert, ses mains, qui avaient passé la soirée à plat sur ses genoux, se joignirent, et se serrèrent l'une contre l'autre à en blanchir les jointures. Nos regards se croisèrent une seconde — une seule, de toute la nuit ; je n'y sus rien lire, sinon quelque chose de fixe et de douloureux qui ne ressemblait à aucune curiosité. Et lorsque ma voix s'en alla enfin vers le récit, je vis — mais

les bougies étaient basses, et la nuit longue — que ce n'était pas la lettre qu'il regardait, comme tous les autres : c'étaient mes lèvres, comme on guette une sentence. La seconde fut aux heures profondes, quand le magistrat jeta sur la table le mot de diamant. Il n'est point de mot qui penche mieux les nuques : tous les fronts de la salle vinrent en avant, jusqu'à ceux des dormeurs. Lui seul ne bougea pas d'une ligne ; et cette immobilité-là fut, dans mon registre, plus bruyante qu'un cri.

On me demandera pourquoi je m'attarde si longuement à une chaise, moi qui ai expédié des rois en trois lignes. C'est que de tous les hôtes de cette salle, je savais tout, par état, par manie, par cette infirmité de fiches que j'ai confessée jadis ; de lui, rien — et c'était pourtant de ce coin sans lumière que la nuit pesait. Un homme qui laisse son verre plein toute une nuit n'est pas un homme qui n'a pas soif : c'est un homme qui monte une garde. Ce que gardait cette garde ; ce qu'il en coûtait, minute après minute, de la monter sans un geste, à dix pas d'un vieillard qui parlait, qui parlait, et qui ne savait pas ce qu'il faisait — je le sais aujourd'hui, comme je sais le reste, et mieux que le reste. Je ne le dirai pas ici. Non par coquetterie de conteur : parce que cela ne peut se dire qu'à son heure, et que cette heure viendra dans ce livre, je m'y engage. Mais je devais au lecteur de l'avertir dès la première page, et qu'il retienne ceci, que nul signalement ne m'a jamais appris : il se passait, sur cette chaise, quelque chose. Quelque chose se taisait là comme ailleurs on crie.

Ce livre dira qui il était. Il dira pourquoi il était venu, ce qu'il était venu chercher dans une maison où personne ne l'avait convié, et ce qu'il remporta dans la neige. Il le dira d'autant plus sûrement que je n'en ai rien deviné : on verra, en son lieu, de qui je tiens ce que nulle

archive au monde ne contient. Cette histoire a deux bouts ; j'en tenais un, ce soir-là, sous les flambeaux, avec mes pièces et ma mémoire ; et l'autre était assis dans le noir, à m'écouter la raconter.

Maintenant, il faut quitter la salle.

Pour vider une chaise, il faut savoir qui s'y assied ; et pour le savoir, il n'y a qu'un chemin, qui est de prendre l'histoire où elle se noue — c'est-à-dire plus tôt, ailleurs, et de dos. Remontons cinq hivers en arrière. Nous voici en mil huit cent quarante-trois, et je donne l'année exprès : le lecteur attentif reconnaîtra celle de ma lettre sans lieu, et il aura raison de la reconnaître. Pendant qu'une main unique, quelque part au monde, écrivait à un archiviste qu'elle espérait encore, il se passait à Paris ce que je vais dire.

Il y a, dans un faubourg de Paris que je ne nommerai pas encore, une maison grise comme ses voisines, qui tenait à leur ressembler. Au dernier étage, sous les toits, une chambre longue et basse, qui sentait la mine de plomb, l'encre de Chine et la colle chaude ; des planches à dessin dressées contre le mur comme des portes qui ne s'ouvrent sur rien ; une règle, des tire-lignes, un grattoir au manche poli par l'usage ; et sur la table, dans le rond d'une lampe pareille à la mienne, deux mains qui travaillaient.

On ne lui voit pas le visage. Je le veux ainsi, et l'on m'accordera que dans cette histoire, depuis le commencement, c'est aux mains qu'on reconnaît les hommes — une main unique qui noue ses paquets d'un nœud que personne d'autre ne sait faire, une écriture poussée à l'alêne, des jointures qui blanchissent dans une salle de billard. Regardons donc celles-ci, puisqu'elles sont tout ce qu'on nous montre : des mains exactes, patientes, sans hâte et sans repos, qui

menaient le trait comme d'autres mènent une prière — pour tenir le reste en ordre. Le trait ne tremble jamais. C'est un renseignement, cela aussi ; les mains exactes sont les dernières à trembler, et quand elles tremblent, c'est de tout l'homme.

Il était dessinateur. Non de ceux qui exposent : de ceux qui livrent. Il dessinait pour les imprimeurs et pour les architectes — des façades, des coupes, des machines, des lettres ornées pour les frontispices, tout ce que la ville commande à qui sait tenir un tire-ligne ; on lui donnait l'ouvrage qui réclame des mains sûres, il le rendait au jour dit, on le payait, on ne le retenait pas à souper, et tout le monde y trouvait son compte — lui le premier. Dans la maison, on l'estimait sans le connaître, ce qui est la meilleure part de l'estime. Il payait son terme au jour dit. Il disait vous à tout le monde, jusqu'aux enfants de la portière. Il ne recevait personne, n'était d'aucun café, d'aucune société, d'aucune émeute ni d'aucun bal ; et la portière, qui savait tout de la maison jusqu'aux dettes du troisième, ne savait de lui que ceci, qu'elle disait avec une nuance de respect et une nuance d'inquiétude, sans pouvoir démêler laquelle des deux l'emportait : c'était un locataire sans histoires. Elle croyait dire une platitude. Elle disait, à un mot près, la plus grande fausseté du quartier.

Le soir, quand l'ouvrage était rendu, il restait tard debout ; la lampe de la chambre haute s'éteignait après toutes les autres, et nul n'a jamais su ce qu'elle éclairait si longtemps, car il ne laissait derrière lui ni papiers ni confidences. Et quand il dormait enfin, c'était — la literie, froissée d'un seul côté, le disait à qui faisait la chambre — roulé sur lui-même, au bord d'un lit dont son sommeil n'avait jamais pris toutes les mesures. Il y a des sommeils qui se souviennent mieux que les hommes.

Cet homme, nous ne le quitterons plus. Les deux premières histoires que j'ai contées étaient celles d'un cordonnier de Nîmes ; celle-ci — il est temps de l'avouer, et c'est fait — est la sienne. Je ne lui donne pas encore de nom. Il en portait un, que le faubourg trouvait honnête ; et ce nom n'était pas le sien ; et c'est justement toute l'affaire.

Entre cette table à dessin et la chaise du fond de Port-Marly, il y a cinq années. Il y tient plus de choses qu'en vingt autres : un roman-feuilleton qui embrasa Paris ; un imposteur qui monta sur cette flamme comme on monte en chaire ; une pierre grosse comme une noisette, que des hommes ont cherchée jusque sous une ville ; un trône par terre, et du sang de juin sur les pavés ; et le retour, sur le tard, d'un homme que toutes les polices d'Europe tenaient pour mort. Tout cela, ce livre le contient, et je le donnerai dans l'ordre, une miette à la fois.

Mais qu'on ne s'y trompe pas : ce ne sont là que les moyens du récit. Sa fin est ailleurs, et je la cloue ici, à la première page, comme on cloue un avis à une porte, afin que nul n'entre sans l'avoir lue. Deux questions m'ont tenu debout à l'âge où l'on s'assied : qui était le convive que personne ne m'avait présenté ? Et pourquoi ses jointures ont-elles blanchi, à l'instant précis où la lettre a paru sur le drap vert ?

La neige, sur Paris, a repris. Écrivons.

— Fin du Chapitre I offert —

MAISON BEAULIEU · AB ÉDITIONS

Poursuivre l’enquête avec Adrien L. Beaulieu

Retrouvez la fiche complète de « L'Imposteur de Monte-Cristo — Tome III » pour réserver l’édition complète dès son ouverture, ou plongez dès ce soir dans notre trilogie historique disponible immédiatement.

Ouvrir la fiche officielle de « L'Imposteur de Monte-Cristo — Tome III » →

Lire dès ce soir : Trilogie Treize à Table Tomes I–III (24,90 €) →

https://adrienbeaulieu.com/books/picaud-trilogie-3